

voit les choses non pas telles qu'il veut les voir mais telles qu'elles sont. Celui qui possède le talent, — l'homme, — peut se tromper, mais le talent pourvu qu'on lui laisse libre carrière comme Maupassant l'a fait dans ses récits, découvrira, mettra à nu, l'objet décrit et le fera aimer s'il en est digne et le détester s'il le mérite.

Il arrive à tout véritable artiste lorsque, sous l'influence du milieu, il commence à décrire ce qu'il ne devrait pas décrire, ce qui arriva à Balaam lorsque, désirant donner sa bénédiction, il se mit à maudire ce qu'en effet il était tenu de maudire, et lorsque, voulant maudire, il se mit à bénir ce qu'il était tenu de bénir ; il fait involontairement non pas ce qu'il veut mais ce qu'il doit faire ; c'est ce qui est arrivé à Maupassant.

VIII

Il n'y a peut-être pas eu d'écrivain qui ait été aussi sincèrement persuadé que Maupassant, que tout le bonheur, que le sens même de la vie réside dans la femme, dans l'amour, et qui ait décrit, avec une pareille force de passion, la femme et son amour sous toutes les faces. Et il n'y a jamais eu peut-être d'écrivain qui ait montré, avec une clarté et une précision comparables, tous les côtés horribles de ce phénomène qui lui semblait être le moyen

le plus élevé d'obtenir le plus grand bonheur possible de la vie. Plus il en approfondissait l'étude, plus ce phénomène se dépouillait de tout voile à ses yeux, et il n'en restait plus que les conséquences terribles.

Lisez son histoire du fils idiot, la nuit passée avec la fille (*L'Ermite*), le marin et sa sœur (*le Port*), le *Champ d'oliviers*, la *Petite Roque*, *Miss Harriet*, l'Anglaise, *Monsieur Parent*, l'*Armoire* (une jeune fille endormie dans une armoire), le mariage dans *Sur l'eau* et, expression ultime de tout le reste, *Un cas de divorce*.

Ce que disait Marc-Aurèle en cherchant le moyen de détruire la séduction de la représentation de ces péchés, Maupassant le représente en tableaux artistiques et éclatants qui bouleversent l'âme. Il voulait exalter l'amour, mais plus il le connut, plus

il le maudit. Il le maudit, et pour les détresses et les souffrances qu'il porte avec lui, et pour les désenchantements qui le suivent, et surtout pour ce qu'il y a en lui de contrefaçon du véritable amour et de duperie, cause de souffrances d'autant plus douloureuses pour l'homme qu'il s'est abandonné à lui avec plus de confiance.

Le puissant développement moral de l'auteur, au cours de sa carrière littéraire, est marqué en traits ineffaçables dans ses délicieux contes et dans son meilleur livre, *Sur l'eau*.

Et ce développement ne se manifeste pas seulement dans ce détronement, d'autant plus réel qu'il n'est pas voulu, de l'amour physique, il apparaît dans toutes les exigences morales de plus en plus hautes dont il demande à la vie la réalisation.

Ce n'est pas dans l'amour physique seul qu'il perçoit la contradiction interne entre les exigences de la nature animale de l'homme et celles de sa raison ; il la voit dans toute l'organisation du monde.

Il voit que le monde, le monde matériel tel qu'il est, n'est pas non-seulement le meilleur des mondes possible, mais qu'au contraire il pourrait être tout autre qu'il n'est, — pensée exprimée d'une manière frappante dans *le Horla*, — et qu'il ne satisfait pas aux exigences de la raison et de l'amour ; il voit qu'il y a un autre monde, ou du moins que l'âme de l'homme souhaite la venue de cet autre monde.

Il n'est pas tourmenté seulement par l'absence dans le monde matériel du bon sens et de la beauté, il souffre encore de l'esprit de désunion et d'hostilité qui y règne.

Je ne connais pas un cri de désespoir plus poignant — cri de l'homme égaré qui sent sa solitude, — que l'expression donnée à cette idée dans l'un des meilleurs de ses récits, *Solitude*.

Un phénomène qui a tourmenté le plus Maupassant, et à l'étude duquel il est revenu maintes fois, c'est le douloureux état de solitude où se trouve l'âme ; c'est l'existence de cette barrière qui se dresse entre l'homme et ses semblables, barrière, comme il dit lui-même, d'autant plus sensible que le rapprochement physique est plus étroit.

Qu'est-ce donc qui le tourmente ? et que voudrait-il ? Qu'est-ce qui renverse cette barrière ? qu'est-ce qui fait cesser cette solitude ? L'amour. Non pas l'amour de la femme, cet amour dont il est las, — mais l'amour pur, spirituel et divin. Et c'est cet

amour-là que cherche Maupassant ; c'est vers lui, vers ce libérateur de la vie depuis longtemps nettement dévoilé à tous, qu'il se précipite avec un effort douloureux en s'arrachant des liens dont il se sent entravé.

Il ne sait pas encore dire le nom de ce qu'il cherche, il ne veut pas prononcer des lèvres seules ce nom, de peur de profaner sa divinité. Mais son effort muet, manifesté par l'horreur de la solitude, est d'une sincérité telle qu'il attire et entraîne avec une force bien plus grande que celle de maints et maints sermons sur l'amour prononcés des lèvres seulement.

IX

Le tragique de la vie de Maupassant était que, tout en étant placé dans un milieu de la plus monstrueuse immoralité, il se dégagait de la conception de la vie de ce milieu par la puissance de son talent et par la lumière exceptionnelle qui était en lui. Il était déjà proche de la délivrance, il respirait déjà l'air de la liberté ; mais ayant perdu dans cette lutte ses dernières forces, n'ayant pas pu faire un suprême effort, il périt avant la délivrance.

Cette tragédie de la perte d'une vie se reproduit de nos jours pour la majorité des hommes de notre temps qu'on appelle les hommes cultivés.

D'une façon générale, les hommes n'ont jamais vécu sans explication du sens de la vie qu'ils traversaient. Partout et toujours apparurent des hommes d'avant-garde, puissamment doués, les prophètes, comme on les appelle, qui expliquèrent aux hommes le sens et la signification de leur vie; et toujours les gens de la force moyenne, incapables de pénétrer par eux-mêmes ce sens, ont suivi l'explication de la vie que leur révélait le prophète.

Ce sens de la vie, le christianisme en a donné l'explication il y a dix-huit cents ans, explication simple, claire, indubitable et pleine de joie, comme le prouve l'avis de

tous ceux qui se laissent guider dans leur vie par les principes qui en découlent.

Mais voici que des hommes vinrent qui interprétèrent ce sens de la vie d'une telle façon qu'il est devenu une absurdité. Et les hommes furent placés en face de ce dilemme : ou bien accepter le christianisme tel qu'il est interprété par le catholicisme : Lourdes, le Pape, le dogme de l'Immaculée Conception, etc., ou bien continuer à vivre en prenant pour guide les enseignements de Renan ou d'hommes semblables à lui, c'est-à-dire à vivre sans aucun principe, sans aucune conception de la vie en s'adonnant simplement à leurs instincts sensuels tant qu'ils sont ardents, en se laissant aller à leurs habitudes lorsque ces instincts sont émoussés.

Et les hommes, ceux de la masse, choi-

sissent l'un ou l'autre, parfois l'un et l'autre : d'abord toute licence, puis le catholicisme. Et les hommes vivent ainsi pendant des générations, se couvrant de théories diverses inventées non pas dans le but d'apprendre la vérité, mais pour la cacher. Et ceux de la masse surtout, les gens bornés se trouvent heureux.

Mais il y a d'autres hommes, — il y en a peu, ils sont rares, — qui, comme Maupassant, voient les choses de leurs propres yeux, telles qu'elles sont, qui en perçoivent la signification, qui voient les contradictions de la vie cachées à d'autres, qui se représentent nettement à quoi doivent forcément les amener ces contradictions et en cherchent déjà d'avance la solution. Ils la cherchent partout sauf où elle est, c'est-à-dire dans le christianisme, parce qu'il leur

apparaît comme une absurdité surannée qui a fait son temps et dont la monstruosité les repousse.

Et, leur effort de trouver à eux seuls cette solution restant vain, ils arrivent à la conviction qu'il n'y a pas de solution, que le principe de la vie est de porter toujours en soi-même ses contradictions insolubles.

Arrivés à cette conclusion, ces hommes, s'ils sont faibles, sans énergie, se font à cette vie absurde, s'enorgueillissent même de cette situation, se faisant un mérite de leur ignorance même et la considérant comme une marque de haute culture ; mais les autres, — les natures énergiques, droites, douées, — comme l'était Maupassant, succombent sous cette contradiction ; elles sortent de cette vie absurde d'une façon ou de l'autre.

Cela rappelle la situation des hommes dans le désert qui, altérés, cherchaient de l'eau partout, sauf auprès de ceux qui étaient à la source. Il est vrai que ceux qui étaient à la source la souillaient et offraient une boue fétide au lieu de l'eau pure qui ne cessait de couler sous cette boue. Telle était la situation de Maupassant : il ne pouvait pas croire, il n'avait évidemment jamais soupçonné que la vérité qu'il cherchait était depuis longtemps découverte et qu'elle était si près de lui ; il ne pouvait croire non plus que l'homme puisse exister dans la contradiction où il se sentait vivre.

D'après les principes dans lesquels il avait grandi, au milieu desquels il vivait, que venaient confirmer tous les instincts d'un être jeune, d'une nature forte, spirituellement et physiquement, la vie, c'est la

jouissance, et la principale jouissance, c'est la femme et l'amour de la femme, jouissance qui se double par réflexion lorsqu'on décrit cet amour et qu'on le provoque chez les autres.

Tout cela serait pour le mieux, mais lorsqu'on examine de plus près ces jouissances, il s'en dégage des phénomènes complètement étrangers et opposés à cet amour et à cette beauté ; la femme est défigurée, on sait trop pourquoi, la grossesse l'enlaidit, elle accouche salement ; puis ce sont les enfants qu'on ne veut pas avoir ; puis viennent les trahisons, les cruautés, puis les souffrances morales, puis simplement la vieillesse et enfin la mort.

Et puis, somme toute, cette beauté-là est-elle réellement la beauté ? Puis, pourquoi tout cela ? Tout cela serait certes bon

si seulement on pouvait arrêter la vie. Mais c'est qu'elle passe. Et qu'est-ce que cela signifie : la vie passe ? La vie passe, cela signifie les cheveux qui tombent, qui blanchissent, les dents qui se gâtent, les rides, une haleine forte. Avant même que tout finisse, tout devient affreux, répugnant, on remarque le rouge et le blanc du fard, la sueur, la puanteur, la laideur. Où est donc l'idole dont j'étais l'admirateur ? Où est-elle, la beauté ? Car elle est tout. Et elle n'y est plus. Plus rien. Plus de vie.

Mais ce n'est pas encore tout qu'il n'y ait plus de vie dans ce qui semblait la vie : c'est toi-même qui commences à t'en aller, c'est toi qui faiblis, tes facultés baissent, tu es en train de te décomposer ; des gens, sous tes yeux, t'enlèvent les jouissances qui constituaient tout le bonheur de la vie.

Et cela n'est rien encore : la possibilité d'une autre vie commence à poindre à tes yeux, quelque chose d'autre, une autre union avec les hommes et le monde entier, une union qui ne comporterait pas toutes ses duperies, quelque chose d'autre que rien ne peut détruire, qui est vrai et toujours beau.

Mais cela ne peut pas être. Ce n'est que l'énerve vision d'une oasis lorsque nous savons qu'elle n'existe pas et que tout est du sable.

Maupassant a atteint ce tragique moment de la vie où commença pour lui la lutte entre le mensonge de la vie qui l'entourait et la vérité dont il commençait à avoir conscience. Les premiers symptômes de la renaissance spirituelle se manifestaient déjà en lui.

Et ce sont les tourments de cette nouvelle naissance qu'il a exprimés dans ses meilleures œuvres, en particulier dans les petits récits que nous imprimons dans cette édition (1).

Si sa destinée n'avait pas été de mourir dans les douleurs de la renaissance, mais de naître à nouveau, il nous aurait donné des œuvres grandes et instructives. Mais même ce qu'il nous a donné pendant le cours de sa nouvelle naissance est déjà beaucoup.

Soyons donc reconnaissants à cet homme fort et droit pour ce qu'il nous a donné.

2/14 avril 1894.

(1) Le comte Tolstoï a fait traduire, en russe, et publier sous sa direction plusieurs volumes de nouvelles de Guy de Maupassant.

DEUXIÈME PARTIE

SCIENCE ET RELIGION